

Le rapport filles-mères dans l'oeuvre de Leïla Houari /
Carmen Mata Barreiro. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction. — Vol. 10 (2004), pp. 257-268.

Notes au bas des pages.

I. Ecrits de femmes. II. Femmes dans la littérature. III. mères
et filles. IV. Houari, Leïla .

PER L1037 / FL164183P

LE RAPPORT FILLES/MÈRES DANS L'ŒUVRE DE LEÏLA HOUARI

Carmen MATA BARREIRO
Universidad Autónoma de Madrid - Espagne

L'écrivaine Assia Djebar disait, en mai 1994, à Montréal, dans le cadre d'un congrès¹: "L'écriture des migrantes cartographie l'espace métisse et le métissage de l'espace. Elle s'étend aussi à l'amour, la mère, la fille, le corps, le devenir, la sculpture de soi. C'est encore écrire le collectif et le singulier, écrire la mouvance; écrire l'être femme». Leïla Houari, écrivaine migrante, est l'auteure d'une œuvre dont l'évolution nous fait pénétrer l'univers, complexe, des femmes migrantes et le rapport entre les mères et les filles.

Ses premiers livres, *Zeida de nulle part*² (1985) et *Quand tu verras la mer*³ (1988), sont profondément imprégnés du vécu de l'écrivaine, de son expérience, dramatique, de la migration, de l'acculturation. Son père est arrivé dans la décennie 1960, de son Maroc natal, en Belgique, et Leïla est née au Maroc et a suivi son père, plus tard, comme le reste de la famille. Elle avait déjà sept ans lors de l'émigration et elle continue à dire: «Le sentiment d'exil profond je le traîne encore» (2000)⁴.

Dans les années 1990 et au début de la décennie 2000, l'œuvre de Leïla Houari devient de plus en plus engagée. Le point de départ, le

(1) Assia Djebar, "L'écriture et la migration algérienne», dans: Lucie Lequin et Mair Verthuy (dir.), *Multi-culture, multi-écriture, La voix migrante au féminin en France et au Canada*, Paris, Montréal-Québec, L'Harmattan, 1996, p. 275-278. Ce texte et les autres du volume ont été présentés au colloque international «Écriture des femmes migrantes en français au Canada et en France», Université Concordia, Montréal, mai 1994.

(2) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, roman, Paris, L'Harmattan, 1985.

(3) Leïla Houari, *Quand tu verras la mer*, Paris, L'Harmattan, 1988. Il s'agit d'un recueil de textes.

(4) Leïla Houari, Nedjma Hadj, Willy Thomas, *J'y suis resté depuis/ En daar ben ik gebleven*, Bruxelles, Dito'Dito, Epo, Le Cactus, La Boutique culturelle, 2000, p. 90.

moteur de sa création est, d'une part, «le sentiment d'une profonde injustice. Dans une société telle que la nôtre, la prise de parole est de plus en plus difficile. Quand on cumule les exclusions sociales, c'est encore pire»⁵. Parallèlement, elle tient à dévoiler toute la richesse humaine cachée, enfouie sous la dénomination «immigré(e)s, immigration», souvent véhicule de stéréotypes, de préjugés, de stigmatisation. Et sa volonté parvient à déclencher la parole des femmes migrantes, à construire avec elles des pièces de théâtre, des récits de vie, en vue de valoriser leur lutte et de perpétuer leur mémoire. Les genres choisis sont souvent hybrides: ainsi, poèmes, pièces de théâtre et lettres interagissent dans *J'y suis resté depuis/ En daar ben ik gebleven*, créé avec deux autres «passeurs», Nedjma Hadj et Willy Thomas, tandis qu'entrevues, récits de vie et photos attrapent la vie, le regard, saisissent la force des femmes migrantes dans *Femmes aux mille portes, Portraits, mémoire*⁶.

Zeida de nulle part: hommage aux mères migrantes

Le roman *Zeida de nulle part* offre, dans le seuil ou «paratexte»⁷, la dédicace de l'auteure à sa mère: «À ma mère et à son rêve...»⁸ et, à la dernière page, dans l'avant-dernier paragraphe, Zeida, tantôt héroïne tantôt narratrice⁹, pense à sa mère et cette évocation déclenche chez elle un sourire plein d'affection. Entre le seuil et la fin du roman, les scènes de rencontre et de dialogue entre la mère et la fille constituent des moments forts, qui traduisent des émotions, des cosmovisions et la construction d'une communication entre deux femmes appartenant à des générations différentes et à des cultures qui offrent un degré de métissage dissemblable.

(5) Leïla Houari, Nedjma Hadj, Willy Thomas, *J'y suis resté depuis/En daar ben ik gebleven*, *op. cit.*, p. 57.

(6) Leïla Houari, Joss Dray (photographe), *Femmes aux mille portes, Portraits, mémoire*, Bruxelles, Bezons, Paris, Éditions EPO, Au nom de la mémoire, Syros éditeur, 1996.

(7) Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éd. du Seuil, 1987.

(8) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, *op. cit.*, p. 5.

(9) L'oscillation entre "je" et "elle" traverse le roman.

Rapport entre Zeida et sa mère

Le premier dialogue entre Zeida, jeune femme née au Maroc, fille aînée, et sa mère, marocaine qui avait vécu son devenir-femme et son mariage au Maroc et qui avait suivi son mari à Bruxelles, se situe au début du roman. Zeida arrive chez ses parents et regarde sa mère: une femme qui travaille, qui pétrit la farine à la cuisine, dont les gestes dégagent «une telle force!» mais dont les yeux révèlent une grande amertume et dont les rides «avaient pris l'habitude du malheur»¹⁰. La mère évoque en pleurant son souci de mourir propre et habillée de ses plus beaux vêtements; Zeida ne la comprend pas mais, au sentiment initial d'impuissance, succèdent des gestes, un mouvement envers la mère, des baisers que sa mère reçoit comme un baume régénérateur: «Je te regarde, je ne peux rien, ma solitude est orpheline, tes mots sont lourds, l'incertitude m'envahit. (...) Elle lui prit les mains, embrassa ses doigts un à un, autant de baisers pour effacer l'amertume. La mère sourit, les larmes se transforment en rires qui chantent, un peu de soleil réchauffe la glace de la mémoire»¹¹.

Un second dialogue, très long, entre Zeida et sa mère, a lieu plus tard. Zeida, étant partie de chez ses parents à cause de la pression et de l'étouffement provoqués par le sens de l'honneur imposé par son père et qui la touche, elle, en tant que femme et en tant qu'aînée, retourne voir sa mère et cherche son amour, la percevant comme son refuge. Afin d'apaiser les contradictions que comporte la tension identitaire inhérente à une jeune femme issue de l'immigration, Zeida cherche le ventre de sa mère et lui demande de lui raconter le Maroc: «Mère, raconte-moi là-bas, mère efface les tourments du doute, mère prends-moi, mets ma tête contre ton ventre, laisse-moi sentir le henné, il porte bonheur tu m'as dit»¹². Sa mère lui raconte alors, comme s'il s'agissait d'un conte de fées, sa vie de petite fille et de jeune femme au Maroc. Dans le récit de sa vie, la mère de Zeida évoque des aspects qui auraient pu déclencher la révolte de Zeida tels que l'acceptation de l'interdiction d'aller à l'école décidée par son père, l'accep-

(10) *Ibid.*, p. 14.

(11) *Ibid.*, p. 14.

(12) *Ibid.*, p. 32.

tation d'un mariage arrangé et l'adhésion à l'idée que «L'honneur c'est la pureté de la femme»¹³. Elle se fâche lorsque sa mère lui raconte sa nuit de noces à cause de sa soumission à la sauvegarde de l'honneur mais elle «ne trouve rien à répondre»¹⁴. Et, dans sa recherche désespérée de paix, Zeida, qui a tendance à la révolte, en écoutant sa mère, admire sa résignation et tient à la respecter profondément, à respecter ses croyances, sa vision du monde: «Aide-moi mère (...) Aide-moi à accepter, ta résignation en ce qu'elle a de sublime c'est ce rêve auquel tu es attachée, il te promet des jardins éloignés, tu penses souvent au linceul blanc qui viendra éteindre le feu habitant ta mémoire. (...) Tu parlais, je t'écoutais, j'aurais tellement voulu être comme toi, accepter les choses telles qu'elles sont»¹⁵.

Regard, valeurs, cosmovision: la mère, entre la loi et la tolérance

Les dialogues que nous venons d'évoquer montrent comment l'amour maternel et l'amour filial réussissent à concilier ce qui semblait inconciliable, à créer une communication affective entre deux êtres dont les valeurs, les objectifs et les cosmovisions divergent à partir du moment où Zeida franchit le seuil de l'adolescence.

La mère de Zeida regarde vers le passé, le passé de l'enfance et de la jeunesse, période où est enfermé tout le bonheur qu'elle avait ressenti: «je n'ai que deux beaux souvenirs, c'est mon enfance et le jour de mon mariage! pas la nuit de noces, non...la fête chez les miens»¹⁶, «je vis au passé, cela m'arrange, c'est mon histoire, je l'aime, je suis enfermée avec elle entre ces quatre murs moisis»¹⁷. Après son mariage et l'émigration en Europe, la résignation, l'amertume et la douleur ont été les sentiments qui l'ont accompagnée.

Zeida, par contre, regarde vers l'avenir fiévreusement. Elle cherche des issues, essaie des voies dans son processus de quête d'identité. En

(13) *Ibid.*, p. 38-39.

(14) *Ibid.*, p. 38.

(15) *Ibid.*, p. 32, 38.

(16) *Ibid.*, p. 34-35.

(17) *Ibid.*, p. 39.

essayant de développer les trois faces de son identité, à savoir jeune, femme et descendante d'immigrés¹⁸, elle fait des fugues, frôle l'interdit, la transgression, décide de faire un séjour au Maroc, un «essai de vie» qui constitue un véritable parcours initiatique¹⁹, et après le désenchantement dû à un problème d'intégration dans le pays de son enfance et à un regard lucide sur la distance entre son rêve et la réalité, Zeida rentre en Belgique décidée à «Chercher et encore chercher et trouver la richesse dans ses contradictions»²⁰.

Valeurs

Dans les dialogues avec Zeida, sa mère exprime son attachement à l'islam et à une conception de la famille basée sur le respect du père et la sauvegarde de l'honneur. Elle conseille à sa fille de respecter la sévérité du père: «Prends garde au dard de la malédiction, évite sa colère, c'est très grave de s'attirer la malédiction des parents, les parents c'est sacré. Allah n'admet pas la rébellion»²¹.

Zeida tient à préserver le droit d'avoir l'aventure personnelle qu'elle veut entreprendre et de pouvoir entretenir son rêve de connaître l'amour, de «goûter le sel sur une bouche qui sentait l'huile d'olive, (...) trouver le cavalier noir de ses rêves, apaiser ce vent de sable qui souffle dans le désert de ses entrailles»²². La famille s'avère être le lieu critique de la négociation incessante de l'«intégration»²³. Zeida se révolte contre la double pression que son père exerce sur elle, en tant que jeune femme et en tant qu'aînée, position qui l'oblige à se vouer à la reproduction des valeurs du groupe. Sa mère lui rappelle qu'il faut qu'elle soit à la hauteur de son statut d'aînée: «rentre chez nous essaye de lui parler [à ton père],

(18) Voir: Nacira Guénif Souilamas, *Des beurettes*, Paris, Hachette Littératures, 2003, p. 47.

(19) Voir: Angéline Étiemble, «Filles de migrants, entre modernité et endogamie», *hommes & migrations*, n° 1242, mars-avril 2003, p. 36-40.

(20) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, *op. cit.*, p. 83.

(21) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, *op. cit.*, p. 31.

(22) *Ibid.*, p. 16.

(23) Voir: Francine Muel-Dreyfus, «La messagère» dans: Pierre Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Éd. du Seuil, 1993, p. 1302.

(...) il te portait très haut dans son cœur, tu es l'aînée, tu sais, je n'avais jamais entendu dire qu'un homme lançait des you-you à la naissance d'une fille... Eh bien, ton père l'a fait pour toi»²⁴.

Zeida est écartelée entre les valeurs de sa culture familiale et celles de la culture de la société d'accueil. Elle s'insurge contre l'attitude violente de son père, qui, se sentant menacé dans la transmission de sa culture, l'«ethnicise»²⁵; il impute une valeur ethnique à des éléments culturels qui lui paraissent spécifiques de son identité tels *l'ethos*²⁶ féminin et les relations hommes-femmes. Ainsi, lorsqu'il surprend Zeida en train de regarder par la fenêtre, il la prend par les cheveux et crie: «Ah! si j'avais su que tu deviendrais une petite révoltée qui déshonore sa race»²⁷. Mais Zeida continue à aimer son père même si elle a «peur» de lui et elle tient à comprendre comment l'exil l'a déstabilisé; elle tient surtout à épargner, à protéger sa mère, à «habiller ses mots de miel»²⁸ lorsqu'elle va la voir. La douceur de ses gestes envers sa mère et le silence gardé sur des aspects qui pourraient la choquer constituent des éléments essentiels dans les rapports que Zeida entretient avec elle.

Rôle: «mère-loi» et mère médiatrice

Lorsque Zeida observe sa mère ou lorsqu'elle se remémore son enfance, elle constate que même pendant le voyage de retour au *bled*, pour passer leurs premières vacances au Maroc, le regard de sa mère ne change pas: «la même tristesse, la même résignation, elle suivait le père mais dans son cœur

(24) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, op. cit., p. 39.

(25) Voir: Angéline Étiemble, «Filles de migrants, entre modernité et endogamie», op. cit., p. 32. Voir aussi Danielle Juteau, «La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal», *Sociologie et Sociétés*, Vol. XV, n° 2, octobre 1983, p. 39-54, et *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1999, p. 94.

(26) *Ethos*: Dans les travaux de Max Weber, *l'ethos* est la construction subjective de l'ordre légitime du monde organisant la conviction intime de chacun sur ce qui doit ou ne doit pas être fait (Voir: Gresle, F., Panoff, M., et alii, *Dictionnaire des sciences humaines, Anthropologie/Sociologie*, Paris, Éd. Nathan, 1994, p. 119). Concept utilisé aussi par Bateson, Pierre Bourdieu ou Fernand Dumont.

(27) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, op. cit., p. 17.

(28) *Ibid.*, p. 30.

le tableau de sa vie restait enfermé»²⁹. Lorsque Zeida va voir sa mère, celle-ci est toujours en train de travailler: elle «pétrissait la farine»³⁰, «Zeida trouva sa mère en train de coudre»³¹. Elle vit en effet dans un espace de travail, «entre ces quatre murs moisis»³², elle voue son existence à soigner sa famille, à sauvegarder son équilibre, à bâtir l'avenir de ses enfants. Elle s'efface en tant qu'individu et elle ressent une profonde angoisse lorsqu'elle perçoit que l'union de sa famille peut se briser: «Si on m'avait dit un jour que m'exiler m'arracherait un de mes enfants, j'aurais mendié plutôt que de venir dans ce pays de malheur, qui nous fait payer cher notre pain»³³.

Pour préserver sa famille et ses projets, la mère de Zeida adhère aux valeurs de son mari, qui tient à maintenir son identité virile, celle du chef de famille gardien des projets et des valeurs du groupe; dans ce sens, c'est une «mère-loi»³⁴, chargée d'imposer à Zeida la loi familiale incarnée par le père. Mais sa générosité et son intelligence affective l'incitent à chercher des voies de conciliation entre son mari et sa fille. En essayant d'allier son devoir de mère-loi et son choix de devenir une mère médiatrice, elle rend sa fille sensible à la «blessure» que le père ressent et lui demande de l'aider à éviter que son père, aveuglé par la peur du déshonneur, ne détruise brutalement le projet familial qu'ils avaient bâti: «il faut que tu reviennes, je ne sais pas de quoi il est capable, il pourrait nous emmener tous là-bas, on n'a même pas de maison, les études de tes frères, envolées, il préfère la misère au déshonneur, tu le connais»³⁵. Zeida lui demande d'intervenir auprès du père: «Mère je voudrais que tu lui parles...»³⁶, et sa mère s'engage à lui parler: «je vais lui parler»³⁷. Elle est consciente du fait que son rôle de mère est ingrat, et elle confie sa douleur à sa fille Zeida en lui révélant qu'elle, la mère, est accusée par le père d'avoir été trop indulgente

(29) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, op. cit., p. 25.

(30) *Ibid.*, p. 14.

(31) *Ibid.*, p. 31.

(32) *Ibid.*, p. 39.

(33) *Ibid.*, p. 31.

(34) Voir: Caroline Eliacheff, Nathalie Heinich, *Mères-filles, Une relation à trois*, Éd. Albin Michel, 2002, p. 253.

(35) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, op. cit., p. 31.

(36) *Ibid.*, p. 31.

(37) *Ibid.*, p. 39.

avec ses enfants: «sa colère se déverse sur moi et cela me rend malade. Comme si je n'avais pas eu ma part de malheurs»³⁸.

Au Maroc: rapport entre la mère de Zeida et sa mère

Si dans la société d'accueil belge ou d'Europe occidentale, les valeurs qu'une jeune femme, autochtone ou immigrée, est censée conquérir sont liées à la liberté et au choix individuels, à l'émergence du sujet, dans le Maroc de l'enfance de la mère de Zeida, l'individu se définissait par rapport aux autres, à la famille. Lorsque la mère de Zeida fait le récit de sa vie à sa fille, elle souligne des moments de forte tension dus à l'affrontement entre les projets individuels où elle se déterminait en fonction de son propre désir et la pression de la famille qui l'obligeait à se définir par rapport aux autres.

Le premier conflit a eu lieu lorsque la mère de Zeida était une petite fille. Encouragée et appuyée par ses sœurs, elle allait accomplir son rêve d'aller à l'école mais son père «devint rouge de colère, me prit par les oreilles et me ramena à la maison en criant que lui vivant, aucun de ses enfants, encore moins une fille, n'irait étudier chez ces koufars³⁹ de français, cela suffisait qu'ils nous prennent le pays, voilà qu'ils se mettaient aussi à détourner les jeunes de la religion par leur savoir»⁴⁰. Ainsi, le grand-père de Zeida interdit à sa fille d'assister à l'école; au lieu de percevoir l'école comme voie de promotion sociale, il la perçoit comme un moteur de perturbation des valeurs traditionnelles par les acteurs sociaux du pays colonisateur. La petite fille pleure «toutes les larmes de [s]on corps»⁴¹ et jette son tablier et son ardoise dans le puits, près de la mosquée; elle se résigne mais elle en garde un sentiment de frustration profond qui l'empêche de regarder l'école: «je passais près de l'école mais plus jamais je ne l'ai regardée»⁴².

Le deuxième conflit a eu lieu lorsque sa mère (la grand-mère de Zeida),

(38) *Ibid.*, p. 31.

(39) Koufars: non croyants.

(40) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, *op. cit.*, p. 33.

(41) *Ibid.*, p. 33.

(42) *Ibid.*, p. 33.

devenue veuve, «décida de me marier»⁴³. De nouveau elle réagit en pleurant mais sa mère lui dit: «Le prochain tu le prends que tu le veuilles ou non, tordu, aveugle, vieux, même habité par les démons tu te marieras!»⁴⁴, et elle ajoute: «C'est ton destin, ma fille»⁴⁵. Le fiancé de la mère de Zeida offre beaucoup de cadeaux à sa future belle-mère; «il avait su lui redonner la joie de vivre et d'être fière»⁴⁶. Et la mère de Zeida dut se résigner «et accepter un homme... marié»⁴⁷. Mais de nouveau cette résignation s'accompagne d'une frustration et la mère de Zeida avoue à sa fille: «Ah, si j'avais pu étudier, je n'en serais pas où j'en suis, tu as cette chance là et tu n'en profites pas...»⁴⁸.

En se remémorant son passé dans le dialogue avec sa fille, la mère de Zeida manifeste qu'elle ne garde pas de ressentiment contre sa mère, une «mère marieuse»⁴⁹. Elle évoque l'importance accordée à l'honneur féminin et la peur de la honte et de la réprobation collective et elle essaie de comprendre sa mère, «veuve, presque sans ressource et honnête»⁵⁰. Sa mère lui avait manifesté son profond désir de la voir mariée de même que ses sœurs: «je ne vais pas vivre éternellement, et je voudrais tellement vous voir dans votre foyer avant de mourir»⁵¹.

***Femmes aux milles portes, Portraits, mémoire:* hommage aux femmes en marche**

Dans son livre *Femmes aux mille portes, Portraits, mémoire* (1996), Leïla Houari laisse apparaître, à travers les récits de dix-sept femmes ayant émigré en France ou en Belgique, comment les femmes sont «des piliers»⁵² au sein de l'immigration maghrébine. Gisèle Halimi, avocate et écrivaine,

(43) *Ibid.*, p. 33.

(44) *Ibid.*, p. 34.

(45) *Ibid.*, p. 38.

(46) *Ibid.*, p. 38.

(47) *Ibid.*, p. 35.

(48) *Ibid.*, p. 34.

(49) Caroline Eliacheff, Nathalie Heinich, *Mères-filles, Une relation à trois*, op. cit., p. 261.

(50) Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, op. cit., p. 34.

(51) *Ibid.*, p. 38.

(52) Leïla Houari, Joss Dray, *Femmes aux mille portes, Portraits, mémoire*, op. cit., p. 13.

exprime, dans la Préface, et en s'adressant à Leïla Houari, la spécificité de cet ouvrage, la qualité du travail de l'auteure: «Elles sont là, ces femmes, en nous, elles se sont libérées de vos mots pourtant si forts, si denses, pour nous investir. (...) ces «anonymes» ayant fracturé les verrous des phrases –les vôtres- et vous ayant échappé pour vivre à nu –grâce à vous- sous nos yeux et par notre intelligence, évoluent maintenant d'une vie autonome, dans une relation directe avec nous. (...) Pour traduire le mouvement, la parole, l'espérance, vous avez refusé l'artifice littéraire et avez laissé vos personnages entrer/sortir par mille portes pour se mettre en scène, se mettre en vie eux-mêmes»⁵³.

Parmi les dix-sept femmes qui relatent leurs parcours d'immigration, la plupart en ont vécu la surveillance, des mariages arrangés, certaines ont subi la répudiation qui les nie en tant que personnes⁵⁴ et presque toutes ont subi les «interdits». Et, à un moment donné, elles ont décidé d'«arrêter cette mascarade»⁵⁵, de lutter, de divorcer, et même de fonder une famille en dehors du mariage. Elles ont cherché des voies de formation, des travaux et la plupart présentent des parcours d'engagement soit dans le cadre d'organisations syndicales ou d'associations, soit à l'intérieur d'un travail de création ou de communication.

L'importance des mères et des filles, et des rapports entre elles se reflète dès le paratexte. Ainsi, dans la jaquette, une photo présente, en plan rapproché, la photo de trois femmes, Fatima, la grand-mère, Mouna la mère et Fatima, l'une des petites-filles. Leïla Houari les présente comme «des féministes avant l'heure. Elles ont lutté pour travailler et elles n'ont jamais accepté que leur vie soit régie par d'autres. Chose très difficile à faire admettre aux hommes dans les sociétés méditerranéennes»⁵⁶.

Parmi ces femmes migrantes, celles qui sont mères et qui ont des filles, cultivent le respect, la complicité dans le rapport avec elles: «Il faut bien que mes filles sachent que je veux les comprendre»⁵⁷, dit Mme Khalil; «Je pense à mes deux filles qui sont nées ici et je m'inquiète pour

(53) *Ibid.*, p. 10-11.

(54) Voir: Juliette Minces, *Le Coran et les femmes*, Paris, Hachette Littératures, 1996, p. 132-133.

(55) Leïla Houari, Joss Dray, *Femmes aux mille portes, Portraits, mémoire, op. cit.*, p. 86.

(56) *Ibid.*, p. 32.

(57) *Ibid.*, p. 53.

l'avenir. Pourtant, à la maison, j'essaie de concilier culture arabe et culture européenne»⁵⁸, dit Aïcha. Certaines, conscientes de l'importance du dialogue mère/fille, luttent pour que les médias où elles travaillent intègrent cet objet et cet objectif dans leur projet. Ainsi, lorsque Samia fonde, avec d'autres, *Radio Beur*, dans les années 1980 en France, elle contribue à faire qu'on y aborde différents sujets «y compris les plus délicats comme les sorties, la notion de liberté pour les filles, les fugues (...). La radio essaie d'instaurer un dialogue mère/fille, voire père/fille»⁵⁹. Khiti, journaliste corresponsable de l'émission «Sindbad» à la télévision belge (RTBF), souhaite que son émission soit «un lien entre les jeunes, les parents, qu'elle suscite un dialogue souvent inexistant»⁶⁰. Fatiha, «la première femme à Bruxelles à avoir joué un rôle important au sein des radios libres en langue arabe»⁶¹, a abordé, lorsqu'elle a été nommée présidente de *Radio El Wafa*, «des sujets tabous comme la place de la femme dans la religion musulmane. (...) Je ne voulais pas faire une radio MLF mais tout simplement essayer, par le biais de cet outil génial qu'est la radio, d'instaurer un dialogue»⁶².

Amel, jeune femme issue de l'immigration, a subi le manque de communication et a décidé de quitter le foyer de ses parents. Elle est devenue comédienne et a écrit et a joué son premier spectacle important qui s'intitule *Le Pays sans terrasse*: «C'est en hommage à ma mère, à toutes les mères immigrées dont on ne parle jamais et qui ont réussi à vivre, à élever leurs enfants dans des conditions parfois très pénibles. Comment faisaient-elles pour tout gérer?»⁶³.

En guise de conclusion

L'analyse des rapports filles/mères au sein de l'immigration a pris une place fort importante, dans ces dernières années, dans les travaux

(58) *Ibid.*, p. 50.

(59) *Ibid.*, p. 73.

(60) *Ibid.*, p. 79.

(61) *Ibid.*, p. 83.

(62) *Ibid.*, p. 84-85.

(63) *Ibid.*, p. 62-63.

des sociologues; les recherches de Pierre Bourdieu ou de Nacira Guénif Souilamas en constituent des exemples.

Leïla Houari fait converger dans son œuvre son regard sociologique et son approche sensible et engagée. Elle puise dans sa propre expérience de femme issue de l'immigration, dans ses souvenirs, dans son vécu, et construit avec des femmes des récits où l'on constate la force des femmes en piliers de la famille et de la société migrante. Dans ses premiers ouvrages, *Zeida de nulle part* et *Quand tu verras la mer*, elle montre des mères qui vivent un «exil à domicile»⁶⁴: la mère de Zeida et la mère de Méméd. Dans *Femmes aux mille portes, Portraits, mémoire*, elle fait apparaître des femmes qui font face aux interdits, qui affrontent la structure de domination masculine propre à l'univers familial de l'islam traditionnel. Dans ce livre, «Les hommes surgissent, passent, répudient, frappent ou meurent dans des accidents d'auto» et «Les aînées entraînent leurs filles et leurs petites filles vers le monde de l'«ailleurs» pour qu'elles vivent autrement, en découvrant l'ampleur, et quelquefois la beauté de cet ailleurs, «comme sur le sommet d'une montagne d'où l'on savoure un autre paysage»»⁶⁵.

(64) Voir: Carmen Mata Barreiro, «Engagement et construction des identités urbaines dans la littérature francophone: la littérature migrante et l'écriture au féminin» dans: Lucie K. Morisset et Luc Noppen, *Les identités urbaines, Échos de Montréal*, Québec, Éd. Nota bene, 2003, p. 227-251.

(65) Gisèle Halimi, «Préface» dans: Leïla Hoauri, Joss Dray, *Femmes aux mille portes, Portraits, mémoire*, op. cit., p. 9.